

LA LECTURE HABITUELLE : QUANTIFICATION, ATÉLICITÉ ET NOMBRE

Svetlana VOGELEER
Institut Marie Haps &
LTPC (Université Libre de Bruxelles)

RÉSUMÉ

Cette analyse porte sur deux types de la lecture habituelle : la lecture habituelle quantificationnelle et la lecture habituelle non quantificationnelle. La quantification sur les événements est traditionnellement attribuée aux Q-adverbes, notamment à 'souvent' et 'toujours'. L'étude s'attache à montrer que, lorsque la phrase offre une structure quantificationnelle tripartite, ces adverbes ne jouent qu'un rôle secondaire par rapport à la quantification. En ce qui concerne la lecture habituelle non quantificationnelle, je soutiendrai qu'elle est générée par une double interprétation du trait de nombre des prédicats atéliques : à la fois comme [+ pluriel] à s-level et comme [+ singulier] maximal à i-level.

ABSTRACT

This analysis accounts for two types of habitual readings : quantificational habituals and non-quantification habituals. Quantification over events is traditionally viewed as triggered by Q-adverbials, in particular by 'souvent' (often) and 'toujours' (always). This analysis aims to show that when the sentence offers a tripartite quantificational structure, Q-adverbials play a secondary role as the quantification is triggered by other means. In relation with non-quantificational habituals, I will argue that this reading is generated by interpreting the number feature of atelic predicates at the same time as [+ plural] at s-level and as a maximal [+ singular] at i-level.

1. INTRODUCTION

La quantification sur les événements, ou quantification adverbiale, est typiquement illustrée par les adverbes *souvent* et *toujours*. Ces deux Q-adverbes (adverbes quantificationnels) semblent être des exemples modèles de ces quantificateurs adverbiaux qui quantifient, selon les uns (les partisans

de l'approche à la Lewis (1975)), sur des *cas* (*n*-tuples de variables), selon les autres (les partisans de l'approche à la Kratzer (1989)), sur des situations¹. On suppose généralement qu'ils lient toutes les variables libres présentes dans la phrase (Lewis, 1975) et notamment la variable apportée par un indéfini singulier.

On constate cependant que, sans être inacceptables, les phrases en (1) sont quelque peu gênantes. Malgré leurs efforts évidents, nos deux adverbes ne parviennent pas tout à fait à multiplier la référence de l'indéfini singulier objet pour distribuer des référents ainsi créés sur différentes situations².

- (1) a. (?) *Marie mange souvent une sardine.*
 b. (?) *Marie écrit toujours un poème.*
 c. (?) *Marie repasse souvent / toujours un chemisier.*

Par contre, en (2), *souvent* et *toujours* sont irréprochables.

- (2) a. *Marie porte souvent / toujours un chapeau.*
 b. *Marie repasse toujours un chemisier avec un fer muni d'un vaporisateur spécial.*
 c. *Marie mange souvent/toujours des sardines.*

En comparant ces deux séries, on constate qu'en (2), le rôle de ces adverbes par rapport à la lecture habituelle est secondaire parce que cette lecture est déjà disponible dans la phrase sans adverbe (ex. 3). Quant aux prédicats de (1), repris en (4) sans adverbe, ils n'offrent que la lecture épisodique.

- (3) a. *Marie porte un chapeau.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie repasse un chemisier avec un fer muni d'un vaporisateur spécial.* (EPIS / HAB)
 c. *Marie mange des sardines.* (EPIS / HAB)
 (4) *Marie mange une sardine / écrit un poème / repasse un chemisier.* (EPIS / *HAB)

Les protagonistes de cette étude ne sont pas les adverbes *souvent* et *toujours*. C'est la lecture habituelle qui sera au centre de cette analyse. En suivant Kleiber (1987), je ferai une distinction entre la lecture habituelle quantificationnelle (section 2), et la lecture habituelle non quantificationnelle (section 3).

Dans la section 2, je soutiendrai que lorsque la phrase sans Q-adverbe permet la mise en place d'une structure quantificationnelle, cette structure génère elle-même un quantificateur HAB(ituel) silencieux. Quant à *souvent*

1 Pour une analyse comparative de ces deux approches, cf. Dekker (2004).

2 Les approches quantificationnelles ne font pas de distinction entre différents Q-adverbes. Pourtant, contrairement à (1), des phrases comme *Marie repasse parfois/rarement un chemisier* ne soulèvent pas d'objections. Chaque adverbe a sa particularité : *parfois* est un quantificateur phrastique intersectif (faible), analogue au quantificateur nominal *quelques* tandis que *rarement* est un opérateur négatif, analogue à *peu de*, qui inverse la polarité de la phrase. Au sujet des différences individuelles entre les Q-adverbes, cf. Vogeleer (2007).

et *toujours*, ils ne font que préciser le sens de ce quantificateur, qui va du proportionnel majoritaire (*souvent*) à l'universel (*toujours*)³. Si la phrase n'offre pas de structure quantificationnelle, *toujours* force à en créer une au moyen d'inférences tandis que *souvent* s'accommode d'une lecture faible endossant le rôle de modifieur intersectif du verbe.

Dans la section 3, je soutiendrai que la lecture habituelle non quantificationnelle est générée par une double interprétation du trait de nombre du prédicat : à la fois comme [+ pluriel] au *s(tage)-level* et comme [+ singulier] maximal à l'*i(ndividual)-level*.

2. LA LECTURE HABITUELLE QUANTIFICATIONNELLE

2.1. La structure quantificationnelle tripartite et les subordinées en *quand*

Selon les approches quantificationnelles, les quantificateurs adverbiaux établissent une relation entre deux ensembles de situations (Kratzer, 1989)⁴. L'un des deux ensembles, celui auquel le Q-adverbe s'associe, constitue sa portée nucléaire ; l'autre, celui sur lequel il quantifie, constitue sa restriction, qui est généralement représentée au moyen d'une subordinée en *quand*. La structure quantificationnelle (5a) est illustrée par (5b, c).

- (5) a. *QUANTIFICATEUR* [[Restriction] [Portée nucléaire]]
 b. *Quand un chat voit une souris, il essaie souvent / toujours de l'attraper.*
 c. *SVT / TJRS* [[*quand un chat_i voit une souris_j*]_{restr.} [*il_i essaie de l'_jattraper*]_{portée nucl.}]

En (5b, c), le Q-adverbe établit une relation entre un ensemble global des situations où un chat voit une souris et un ensemble de situations où un chat de l'ensemble global essaie d'attraper la souris qui se trouve dans la même situation. *Souvent* spécifie que l'ensemble décrit dans la portée nucléaire constitue une proportion importante de l'ensemble global décrit dans la restriction. *Souvent* de (5b, c) a donc une lecture proportionnelle (forte), analogue à la lecture proportionnelle du quantificateur nominal *beaucoup de* ou à celle de *la plupart de*. *Toujours* spécifie que l'ensemble décrit dans la portée nucléaire représente la totalité de l'ensemble décrit dans la restriction. Il a une lecture universelle, analogue à celle du quantificateur *tous les Ns*.

La restriction de (5c) contient deux indéfinis singuliers. Se retrouvant dans la restriction, un indéfini singulier acquiert une variabilité quantificationnelle : sa référence est multipliée par le quantificateur qui la distribue sur différentes situations. Une paire (bijection) constituée d'un chat *i* et d'une souris *j* fait l'objet de l'anaphore pronominale dans la portée nucléaire.

3 *Parfois* et *rarement* se distinguent de *souvent* et *toujours*, entre autres, en ce que leur sens lexical ne se situe pas dans le même spectre de fréquence que celui du quantificateur HAB(ituel).

4 Cf. par ex. de Swart (1991) ; von Stechow (1995) ; Abeillé et al. (2004).

L'approche en termes de variables liées (Lewis, 1975) accorde une attention particulière au rôle des indéfinis dans la restriction, puisque ces indéfinis sont la source de l'anaphore pronominale dans la portée nucléaire⁵. De ce point de vue, la phrase (5b) est exemplaire parce qu'elle offre deux indéfinis pour la restriction. La phrase (6a) s'écarte de ce modèle idéal parce que l'indéfini se retrouve dans la portée nucléaire (6b). De même qu'en (1), l'indéfini de (6a) tend à prendre une portée large par rapport à l'adverbe (*il y a un article que M. écrit toujours quand...*), sans que cette interprétation parvienne à s'imposer clairement.

- (6) a. ? *Quand les enfants dorment, Marie écrit toujours un article.*
 b. TJRS [[*quand les enfants dorment*]_{restr.} [*M. écrit un article*]_{portée nucl.}]

Ce problème ne se manifeste pas si la phrase ne contient pas d'argument indéfini singulier : (7) est conforme au modèle quantificationnel standard.

- (7) *Quand les enfants dorment, Marie fait toujours la vaisselle / écrit souvent ses articles.*

Une subordonnée en *quand* exprime une présupposition existentielle (cf. par ex. Declerck, 1997, 212)⁶. Placée en position initiale, la subordonnée de (6a) va inévitablement dans la restriction. Lorsque la subordonnée se trouve en position finale (8a), elle peut aller soit dans la restriction, ce qui produit la même lecture qu'en (6), soit dans la portée nucléaire si le contexte offre une autre restriction au Q-adverbe. Un contexte comme (8b) offre à (8a) une présupposition existentielle (*il existe un ensemble de situations où Marie écrit un article*). C'est cet ensemble qui va dans la restriction (aussi maladroite que ce *quand* puisse paraître) alors que la portée nucléaire contient la subordonnée (8c). L'indéfini se retrouve ainsi dans la restriction tandis que la portée nucléaire contient sa copie pronominale.

- (8) a. *Marie écrit toujours un article quand les enfants dorment.*
 b. *Avec ses six enfants, Marie n'a pas le temps d'écrire un article pendant la journée. Elle écrit toujours un article quand les enfants dorment.*
 c. TJRS [[*quand M. écrit un article*]_{restr.} [*elle l'écrit quand les enfants dorment*]_{portée nucl.}]

Ce modèle quantificationnel, où un élément focal, en l'occurrence une subordonnée en *quand*, se trouve en position finale, ne diffère pas du modèle qui sera examiné dans la section 2.2.

5 L'approche en termes de situations (Kratzer, 1989) ne s'intéresse pas particulièrement à l'anaphore.

6 Il est généralement admis qu'un quantificateur adverbial quantifie sur une présupposition. Certains estiment qu'il s'agit d'une présupposition sémantique, existentielle (Geurts & van der Sandt, 2004), d'autres parlent du *topique de discours* (von Stechow, 1995). Selon les troisièmes, notamment dans le cadre de la sémantique du focus (Rooth, 1995, 1999 ; Cohen, 2003, 2004), le Q-adverbe quantifie sur des *alternatives*, qui sont, selon Rooth (1999), des "présuppositions faibles évoquées par le focus".

La comparaison entre (6) et (8) montre qu'en déplaçant la subordonnée de la position initiale en position finale et inversement, on modifie les conditions d'interprétation. Une subordonnée finale peut être interprétée soit comme la restriction d'un Q-adverbe soit comme sa portée nucléaire. Une subordonnée initiale va toujours dans la restriction. Par contre, la présence de *toujours* ou *souvent* n'influence pas radicalement l'interprétation. Sous la lecture habituelle, les exemples en (9), dépourvus de Q-adverbes, ont la même structure quantificationnelle et posent les mêmes problèmes que (6) et (8).

- (9) a. ? *Quand les enfants dorment, Marie écrit un article.*
 b. *Marie écrit un article quand les enfants dorment.*

2.2. Autres déclencheurs de la structure quantificationnelle

2.2.1. Modificateurs du SV en position finale

En (10a) (=3b), l'indéfini singulier est suivi d'un modifieur du SV (un syntagme prépositionnel (SP), un adverbe de manière, un gérondif). Un modifieur du SV qui se trouve en position finale constitue le focus informationnel de la phrase⁷. Cette configuration renvoie l'indéfini dans la restriction (10c) (Condoravdi, 1989 ; Rooth, 1999). La structure (10c) est disponible aussi bien en (10a), qui contient un Q-adverbe, qu'en (10b), dépourvu de Q-adverbe. La phrase (10b) offre une structure quantificationnelle, qui génère elle-même le quantificateur HAB(ituel) silencieux⁸.

- (10) a. *Marie repasse toujours un chemisier avec un fer muni d'un vaporisateur spécial (/ très soigneusement / en commençant par le col).*
 b. *Marie repasse un chemisier avec un fer muni d'un vaporisateur spécial.* (EPIS / HAB)
 c. *HAB / TJRS [[quand M. repasse un chemisier]_{restr.} [elle le repasse avec un fer muni d'un vaporisateur spécial]_{portée nucl.}]*

2.2.2. Focalisation d'un élément médian

Que se passe-t-il lorsqu'un modifieur, notamment un adverbe de manière, précède l'indéfini singulier ? Jonasson (1986, 340) constate que la position initiale, détachée, d'un adverbe de manière bloque la lecture générique (11a). Elle estime que la lecture générique s'impose quand l'adverbe occupe la position médiane (11b). Cependant, on note que cette lecture reste problématique si l'adverbe est intégré dans un contour prosodique continu qui tend vers le dernier élément lexical, marqué par un léger accent pitch. Ce contour prosodique, indiqué par des crochets en (11b), est typique d'un focus informationnel large, formé par l'ensemble du prédicat (Kíss, 1998). En

7 Au sujet de la distinction entre le focus informationnel et le focus identificationnel (contrastif), cf. Kíss (1998).

8 Dans le même esprit, Laca (1990) observe qu'un SP postposé autorise le défini d'un nom de masse en position d'objet :

- (i) *Un Chinois mange *le riz / du riz.*
 (ii) *Un Chinois mange le riz avec des baguettes.*

(11c), où le modifieur est focalisé⁹, la lecture générique s'impose clairement. La focalisation du modifieur met en place une structure quantificationnelle dans laquelle l'indéfini objet se retrouve dans la restriction (11d).

- (11) a. *Furtivement, un lion observe une gazelle.* (EPIS / *GEN)
 b. *Un lion [observe furtivement une gazelle].* (EPIS / ??GEN)
 c. *Un lion observe [furtiveMENT]_F une gazelle.* (*EPIS / GEN)
 d. *HAB [[quand un lion observe une gazelle]_{restr.} [il l'observe furtivement]_{portée nucl.}]*

Le même effet est produit par la focalisation contrastive du verbe. Selon Rooth (1999), la focalisation contrastive déclenche une quantification sur des alternatives. En (12a), la focalisation est due à une présupposition contextuelle qui introduit une relation d'agent à patient entre un individu (Marie ou une autre personne) et une plaie. Cette relation est identifiée par le contenu lexical du verbe, qui se retrouve ainsi dans la portée nucléaire (12b). En (12c), le verbe ne porte pas de focalisation contrastive.

- (12) a. *Marie, elle [désinFECTe]_F une plaie (avant de la panser).* (*EPIS / HAB)
 b. *HAB [[ce que M. fait quand elle est confrontée à une plaie]_{restr.} [c'est de la désinfecter]_{portée nucl.}]*
 c. *Marie [désinfecte une plaie].* (EPIS / *HAB)

Lorsque la focalisation du verbe n'est pas contrastive mais existentielle, ce qui se produit dans des réponses de type *oui-non*, elle ne déclenche pas de quantification habituelle¹⁰. La lecture de l'indéfini dans la réponse de (13) reste existentielle.

- (13) - *Marie s'est-elle finalement décidée à acheter une maison ?*
 - *Oui, elle [aCHÈte]_F une maison. Elle a déjà signé le contrat.*

2.2.3. La focalisation de *souvent* et *toujours* et la lecture intersective

Toujours et *souvent* occupent eux aussi une position médiane, entre le verbe conjugué et l'indéfini singulier. Comme pour les autres éléments médians (un adverbe de manière, le verbe), la focalisation de ces adverbes renvoie l'indéfini dans la restriction.

La focalisation de *souvent* produit deux structures quantificationnelles. Le choix entre ces structures est guidé par le contenu lexical du prédicat. En (14a), ce contenu favorise une lecture dans laquelle la quantification ne s'effectue pas par *souvent* mais par le quantificateur HAB silencieux (14b). Quant à *souvent*, il assume la fonction d'un modifieur intersectif du verbe qui dénote une fréquence élevée et se retrouve, avec le verbe qu'il modifie, dans la portée nucléaire. La restriction établit alors une relation, due à une inférence, entre l'agent et l'objet, telle que cette relation sert de cadre à

9 Les majuscules représentent l'accent pitch qui marque la syllabe accentuée d'un élément focalisé.

10 Au sujet de la focalisation existentielle de type *oui-non* dans les phrases génériques, cf. Cohen (2004).

une pluralité d'événements dénotée par le verbe modifié. (14a) contraste avec (14c), où l'adverbe fait partie d'un contour prosodique continu, ce qui empêche la mise en place d'une structure quantificationnelle.

- (14) a. *Marie arrose [souVENT]_F un ficus. Elle dit que les ficus demandent beaucoup d'eau.*
 b. *HAB [[quand M. a un ficus]_{restr.} [elle l'arrose souvent]_{portée nucl.}]*
 c. ? *Marie [arrose souvent un ficus].*

En (15a), la lecture intersective (15b) de *souvent* est absurde avec un prédicat *once only* : on ne casse pas le même verre plusieurs fois. Cela impose une lecture proportionnelle, où *souvent* quantifie sur une relation, obtenue par inférence, qui place l'agent et l'objet dans une même situation.

- (15) a. *Tiens, Marie a cassé un verre. – Marie casse [souVENT]_F un verre.*
 b. **HAB [[quand M. a/possède un verre]_{restr.} [elle le casse souvent]_{portée nucl.}]*
 c. *SVT [[quand M. a un verre en main]_{restr.} [elle le casse]_{portée nucl.}]*

Dans beaucoup de cas, les deux options, intersective (faible) et proportionnelle (forte), restent ouvertes¹¹.

Toujours peut lui aussi avoir une lecture intersective. Cependant, *toujours* n'est pas un adverbe de fréquence. N'étant pas apte à fractionner un intervalle, il dénote, sous la lecture intersective, un, et un seul, intervalle continu, qui ne peut contenir qu'un, et un seul, événement continu. Cette lecture est incompatible avec la lecture habituelle quantificationnelle, où un quantificateur quantifie sur des situations discrètes. Elle n'est compatible qu'avec la lecture habituelle non quantificationnelle (16 (i)) et avec une lecture épisodique (16 (ii)). Ces deux lectures intersectives s'ajoutent à la lecture habituelle quantificationnelle (16 (iii)), dont la restriction est obtenue au moyen d'une inférence.

- (16) *Marie fume toujours.*
 (i) *Marie n'a pas abandonné son habitude de fumer (qu'elle avait déjà dans le passé).*
 (ii) *Une situation particulière, dans laquelle Marie était en train de fumer, constatée à un certain moment du passé, perdue au moment présent.*
 (iii) *TJRS [[quand M. se trouve dans une situation appropriée pour fumer]_{restr.} [elle fume]_{portée nucl.}]*

La lecture intersective de *toujours* combiné à un temps imperfectif est connue sous le terme de *lecture aspectuelle*. Cependant, *toujours* a cette même lecture intersective, dans laquelle il dénote un, et un seul, intervalle,

¹¹ *Souvent* est analogue au quantificateur nominal *beaucoup de*, qui se prête, lui aussi, aussi bien à la lecture proportionnelle qu'à la lecture intersective (Kleiber, 2001). Par rapport aux phrases génériques, l'idée que *souvent* peut avoir une lecture intersective a été avancée par de Swart (1991) (cf. aussi Cohen, 2003). Leur approche est différente de celle qui est présentée ici.

en se combinant au passé composé. Cette combinaison est possible avec les prédicats d'état (17a) et les prédicats susceptibles de produire une lecture habituelle non quantificationnelle (cf. section 3).

- (17) a. *Marie a toujours aimé Pierre.*
 b. *Marie a toujours mangé des pommes.*

Dans tous les cas où la lecture intersective (dénotation d'un intervalle continu) n'est pas appropriée pour des raisons contextuelles, *toujours* force à ajouter à la phrase une restriction inférée du contexte, comme c'est le cas en (16 (iii)), pour pouvoir quantifier.

2.3. Conclusion

Nous ne reviendrons plus aux adverbes *souvent* et *toujours* dans la section 3. En ce qui les concerne, l'analyse présentée dans la section 2 mène aux conclusions suivantes.

1. Dans les phrases qui offrent une structure quantificationnelle, cette structure génère elle-même un quantificateur HAB silencieux. HAB silencieux est également disponible dans les phrases qui permettent une lecture habituelle non quantificationnelle (cf. section 3). Dans les deux cas, *souvent* et *toujours* ne font que préciser le sens de ce quantificateur, qui va du proportionnel majoritaire (*souvent*) à l'universel (*toujours*).

2. Si la phrase n'offre pas de structure quantificationnelle, *souvent* s'accommode facilement d'une lecture faible dans laquelle il assume la fonction de modifieur intersectif du verbe. *Toujours* dénote, sous la lecture faible (intersective), un, et un seul, intervalle continu. Si cette lecture est rejetée pour des raisons contextuelles, il force l'inférence d'une restriction, et donc la mise en place d'une structure quantificationnelle, pour pouvoir produire une lecture forte (universelle).

3. Pour être lié par un quantificateur (HAB, *souvent*, *toujours*), l'indéfini singulier doit faire partie de la restriction. Un argument indéfini singulier qui se retrouve dans la portée nucléaire a tendance à prendre une portée large. Cette tendance est "corrigée", entre autres, par la focalisation des adverbes *souvent* et *toujours* en position médiane, qui renvoie l'indéfini dans la restriction.

3. LA LECTURE HABITUELLE NON QUANTIFICATIONNELLE

Les phrases en (18) sont "nues" : elles ne contiennent ni Q-adverbes, ni subordonnée en *quand*, ni aucun autre ajout ou focalisation qui puissent déclencher la quantification. En suivant Kleiber (1987, 137), j'assumerai que, lorsqu'elle est disponible, la lecture habituelle des phrases "nues" n'est pas quantificationnelle.

- (18) a. *Marie mange des sardines.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie repasse des chemises.* (EPIS / HAB)
 c. *Marie fume.* (EPIS / HAB)
- (19) a. *Marie mange une sardine.* (EPIS / *HAB)
 b. *Marie repasse une chemise.* (EPIS / *HAB)
 c. *Marie part.* (EPIS / *HAB)

La réponse à la question de savoir pourquoi les prédicats de (18) permettent la lecture habituelle tandis que ceux de (19) l'interdisent semble évidente : les prédicats en (18) sont atéliques et permettent une lecture au pluriel, tandis que ceux de (19) sont téliques et imposent une lecture au singulier. Or, le terme même d'*habitude* renvoie à une pluralité d'événements qui satisfont le même prédicat. Cependant, ce terme évoque aussi quelque chose de plus qu'une simple pluralité d'événements, puisque, en attribuant une *habitude* à un individu, nous lui attribuons une (et une seule) *propriété*.

Dans cette section, je soutiendrai que la lecture habituelle non quantificationnelle se distingue de la lecture habituelle quantificationnelle en ce qu'elle dénote la *somme* d'une pluralité d'événements, sans distribuer les événements individuels sur des intervalles discrets. Cette lecture est générée par une double interprétation du trait de nombre du prédicat : à la fois, comme [+ pluriel] à *s-level*, où le prédicat dénote des événements individuels, et comme [+ singulier max(imal)] à *i-level*, où il dénote la somme de ces événements.

3.1. Téliçité, atéliçité et le trait de nombre du prédicat

Les prédicats de (19a, b) sont téliques : ils dénotent des accomplissements. La téliçité des accomplissements est définie compositionnellement : un prédicat de type [V + SN] est télique si son argument endosse le rôle thématique de *thème incrémental*. Selon Krifka (1998), un thème incrémental est un objet qui entre dans une relation incrémentale avec l'événement : chaque portion de l'événement correspond à une portion de l'objet de sorte que les limites physiques de l'objet posent une limite à l'événement.

C'est clairement le cas en (19a), qui contient un prédicat *once only*. Avec ces prédicats, construits typiquement avec des verbes de consommation, de création et de destruction, un événement complet ne peut pas se reproduire avec le même objet. Or, en l'absence de toute structure quantificationnelle qui puisse déclencher la variabilité quantificationnelle de l'indéfini singulier (cf. section 2), celui-ci est lié par le quantificateur existentiel et dénote un, et un seul, objet. Le blocage de la lecture habituelle en (19a) s'explique donc par l'impossibilité d'interpréter le trait de nombre du prédicat comme [+ pluriel].

Le prédicat de (19b) n'est pas *once only* : rien n'empêche de repasser la même chemise un nombre infini de fois. Cependant, l'événement est normalement conçu comme délimité par les limites physiques de l'objet (sa surface, son volume). Une relation incrémentale entre un objet comptable et un événement confère à cet événement le statut d'*événement comptable*. L'unicité du thème incrémental génère une implicature, très forte, de l'unicité de l'événement (Piñon, 2006). Cette implicature est générée aussi bien lorsque le prédicat se combine à un temps qui dénote l'antériorité (le passé composé en (20)) que lorsqu'il se combine à un temps qui dénote la simultanéité (le présent, l'imparfait) (19b).

(20) *Marie a repassé une chemise.*

(EPIS / *HAB)

Les prédicats atéliques, illustrés par (18), ne sont pas aptes à délimiter un événement. Ces prédicats sont cumulatifs : d'une part, ils s'appliquent à n'importe quelle partie de l'événement en question (Krifka, 1998), et d'autre part, ils restent valides si l'on ajoute à l'événement de nouvelles portions de cet événement : *manger des pommes + manger des pommes = manger des pommes*. Dans le domaine nominal, la même cumulativité caractérise les indéfinis pluriels (*des pommes + des pommes = des pommes*) et les partitifs (*de l'eau + de l'eau = de l'eau*).

En se combinant au passé composé (21a), les prédicats atéliques permettent aussi bien une lecture épisodique, mise en évidence par des ajouts en (21b), qu'une lecture habituelle, favorisée par la subordonnée temporelle de (21c). Sous la lecture épisodique, le prédicat n'impose pas l'unicité à l'événement permettant aussi bien une lecture au singulier qu'une lecture au pluriel. Sous la lecture habituelle, le prédicat dénote une habitude antérieure. En somme, les prédicats atéliques se caractérisent par le trait de nombre [+ neutre], qui permet aussi bien une lecture au singulier qu'une lecture au pluriel¹².

- (21) a. *Marie a fumé / a mangé des pommes.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie a fumé / a mangé des pommes hier à l'école (une/ deux/... fois).* (EPIS / *HAB)
 c. *Marie a fumé / a mangé des pommes quant elle était jeune.* (EPIS / HAB)

Lorsque le prédicat est au présent ou à l'imparfait, l'interprétation du nombre comme [+ singulier] produit la lecture épisodique (progressive), tandis que l'interprétation du nombre comme [+ pluriel] produit la lecture habituelle. Ces deux temps n'autorisent pas le pluriel pour la lecture épisodique. La raison en est qu'ils établissent la simultanéité de l'événement par rapport à un point de perspective, qui correspond par défaut au moment de la parole, réel (pour le présent) ou transféré dans le passé (pour l'imparfait). L'unicité du point de perspective impose l'unicité à l'événement attribué à un (seul) agent.

Par contre, le passé composé ne fixe pas l'événement à un, et un seul, intervalle. Par conséquent, la lecture épisodique d'un prédicat atélique au passé composé est compatible aussi bien avec [+ singulier] qu'avec [+ pluriel]. La conclusion en est que l'interprétation du trait de nombre comme [+ pluriel] est une condition nécessaire de la lecture habituelle non quantificationnelle, mais cette condition n'est pas suffisante pour définir cette lecture.

3.2. Stativité et le nombre [+ singulier maximal]

Les prédicats transitifs de (22a, b) sont atéliques. En (22a), l'indéfini singulier prend une portée large par rapport au verbe. Dans la lecture épi-

¹² Je partage l'avis de ceux qui attribuent le nombre [+ neutre] à l'indéfini pluriel (Spector, 2003 ; Matushansky & Ionin, 2004). Pour des contre-arguments, voir Farkas (2006).

dique, ces prédicats dénotent une activité. Le prédicat de (22c), qui ne produit pas de lecture épisodique (**Marie est en train de diriger une entreprise*), dénote un état. De même qu'en (22a), son argument indéfini singulier prend une portée large. De même qu'en (22b), et contrairement aux verbes d'état psychologiques (*aimer, détester*), ce prédicat autorise un argument indéfini pluriel (22d).

- (22) a. *Marie garde un bébé.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie garde des bébés.* (EPIS / HAB)
 c. *Marie dirige une entreprise.* (ETAT)
 d. *Marie dirige des entreprises.* (ETAT)

La limite entre la lecture habituelle de (22a, b) et le prédicat d'état en (22c, d) est assez ténue. Comme un état n'occupe pas d'intervalle temporel lui-même, il est incorporé au temps global de l'individu porteur de cet état. Les prédicats de (22c, d) se caractérisent par le nombre [+ singulier max(imal)] et dénotent une propriété de Marie, incorporée à son présent global. Le prédicat de (22d) implique sémantiquement que Marie dirige plusieurs entreprises en même temps parce qu'il ne distribue pas les états sur différents intervalles.

L'activité dénotée par le prédicat de (22a) dans la lecture épisodique occupe bien un intervalle. C'est pourquoi la lecture habituelle requiert que le trait [+ neutre] du prédicat soit interprété comme [+ pluriel]. Cependant, à l'instar de (22c, d), les événements individuels de cette pluralité ne sont pas distribués sur des intervalles discrets. Un prédicat habituel non quantificationnel dénote la *somme* d'une pluralité d'événements, ce qui correspond au nombre [+ singulier max]. A l'instar d'un état, cette somme d'événements est interprétée comme une propriété (une habitude) incorporée au temps global de l'individu porteur de l'habitude en question. Cependant, à la différence d'un état, un prédicat habituel requiert une pluralité d'événements localisés à *s-level*, puisqu'il dénote leur somme.

Le trait [+ singulier max] explique les propriétés qui distinguent les prédicats habituels non quantificationnels des prédicats habituels quantificationnels, qui, portant le nombre [+ pluriel], distribuent les événements sur des intervalles discrets. C'est ce trait qui explique, entre autres, l'aptitude des prédicats habituels non quantificationnels à avoir une référence virtuelle (une lecture dispositionnelle), alors que les prédicats habituels quantificationnels en sont dépourvus (Kleiber, 1987, 63).

De Swart (2006) estime qu'un argument indéfini pluriel des prédicats habituels non quantificationnels établit une relation de bijection qui produit des paires *un événement - un objet* distribuées sur des intervalles distincts. Cependant, un prédicat comme celui de (22b) et (23a) ne permet pas de distinguer si, dans chaque événement, Marie garde un ou plusieurs bébés, ou si elle lave une ou plusieurs chemises. Selon notre analyse, les prédicats habituels non quantificationnels dénotent une *somme* d'événements. Or, selon Link (1983), la propriété distinctive d'une somme consiste en ce qu'elle ne permet pas de distinguer les éléments individuels dont elle est composée. Si

(23b) produit, effectivement, une implicature de bijection, la raison en est purement pragmatique : un événement où quelqu'un fume plusieurs cigares en même temps ne correspond pas à notre conception normale d'un événement de ce type.

- (23) a. *Marie lave des chemises.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie fume des cigares.* (?? EPIS / HAB)

3.3. La portée de l'indéfini singulier

La notion de télicité fait l'objet de controverses lorsqu'il s'agit des accomplissements. Selon Kratzer (2004), certains prédicats d'accomplissement, téliques par définition, permettent aussi une lecture atélique¹³. Les prédicats de (24a) et (24b), qui contiennent le même verbe, sont tous les deux téliques sous la lecture épisodique. Cependant, le prédicat de (24a) n'oppose pas trop de résistance à la lecture habituelle : il est plausible que le nettoyage d'un certain atelier soit une propriété, par exemple une occupation régulière, de Marie. Par contre, la lecture habituelle de (24b) est difficilement concevable.

- (24) a. *Marie nettoie un atelier.* (EPIS / HAB)
 b. *Marie nettoie une casserole.* (EPIS / *HAB)

La définition de Krifka citée en 3.1. implique qu'un prédicat transitif est atélique si son argument n'assume pas le rôle de thème incrémental. En l'absence de relation incrémentale, l'objet ne pose pas de limite physique à l'événement. La lecture habituelle de (24a) n'est autorisée que lorsque l'indéfini singulier prend une portée large, qui annule l'implicature de télicité et, par conséquent, celle de l'unicité de l'événement. Lorsque le SN se trouve hors de la portée du verbe, l'objet ne pose pas de limite à l'événement : dans chaque événement individuel, Marie est libre de ne nettoyer que de petites portions d'un certain atelier ou de recommencer son travail sans cesse sans compromettre la validité du prédicat habituel.

En (24b), rien n'empêche de supposer que l'indéfini singulier ait une portée large, ce qui permettrait d'interpréter le trait de nombre comme [+ pluriel], c'est-à-dire d'attribuer à l'agent une pluralité d'événements de nettoyer une seule et même casserole. Cependant, pour des raisons pragmatiques, il est peu plausible qu'une telle pluralité d'événements puisse être traitée comme une somme, c'est-à-dire comme une propriété de Marie intégrée à son présent global.

Spector (2003) estime que la lecture habituelle d'un prédicat [V + un N], qu'il soit atélique ou télique à la base, n'est possible que lorsque l'indéfini singulier prend une portée large, et donc que le camion de (25a) et le foulard de (25b) sont les mêmes dans tous les événements. Contrairement à Spector, Kleiber (1987, 162) note, au sujet de (25a), que le camion peut être le même tout comme il peut y avoir des camions différents.

13 Piñon (2006) parle des *accomplissements forts*, univoquement téliques, et des *accomplissements faibles*, qui permettent les deux lectures. Filip (2008) utilise les termes de *prédicat incrémental strict* et *non strict*.

- (25) a. *Marie conduit un camion.* (EPIS / HAB) (Spector, 2003, ex. 31)
 b. *Marie porte un foulard.* (EPIS / HAB)

Les prédicats atéliques *porter un vêtement, conduire un véhicule* se caractérisent par une dépendance lexicale qui établit un lien étroit entre le verbe et son SN objet, suite à laquelle l'ensemble du prédicat se présente comme une seule unité lexicale : *porter-un-foulard, conduire-un-camion*. Cette dépendance affaiblit les propriétés référentielles de l'indéfini, ce qui autorise sa portée étroite sous la lecture habituelle.

En (26), où ces mêmes verbes ne sont pas lexicalement dépendants du SN objet, la lecture habituelle requiert que l'indéfini ait une portée large. Sur le plan sémantique, rien n'empêche que Marie porte la même valise ou qu'elle conduise la même poussette dans un nombre infini d'événements. Cependant, sur le plan pragmatique, la représentation de cette pluralité sous la forme d'une somme, caractérisée par le nombre [+ singulier max], heurte notre conception de normalité.

- (26) a. *Marie porte une valise.* (EPIS / *HAB)
 b. *Marie conduit une poussette.* (EPIS / *HAB)

3.3. Conclusion

L'hypothèse soutenue dans la section 3 consiste à traiter la lecture habituelle non quantificationnelle comme une double interprétation du trait de nombre [+ neutre] inhérent aux prédicats atéliques. Ce trait est interprété, à la fois, comme [+ pluriel] à *s-level* et comme [+ singulier maximal] à *i-level*. Cette double interprétation du nombre explique les propriétés que les prédicats habituels non quantificationnels partagent avec les états, qui se caractérisent par le nombre [+ singulier maximal], et qui les distinguent des prédicats habituels quantificationnels, qui se caractérisent par le nombre [+ pluriel].

BIBLIOGRAPHIE

- ABEILLÉ A. et al. (2004), "Adverbs and quantification", in Corblin F. & de Swart H. (eds), *Handbook of French Semantics*, Stanford, CSLI Publications, 185-209.
 COHEN A. (2003), "How does focus affect logical form?", in Falk Y. (ed), *Proceedings of IATL 19*, disponible à l'adresse <http://micro5.msc.huji.ac.il/~english/IATL/19.TOC.html>
 COHEN A. (2004), "Existential generics", *Linguistics and Philosophy*, 27, 137-168.
 CONDORAVDI C. (1989), "The middle: Where semantics and morphology meet", in *MIT Working Papers in Linguistics*, vol. 11, MIT, 18-30.
 DECLERCK R. (1997), *When-clauses and Temporal Structure*, London, Routledge.
 DEKKER P. (2004), "Cases, adverbs, situations and events", in Kamp H. & Partee B. (eds), *Context Dependence and the Analysis of Linguistic Meaning*, Vol. 2, Amsterdam, Elsevier, 383-404.
 FARKAS D. (2006), "The unmarked determiner", in Vogeleer S. & Tasmowski L. (eds), *Non-definiteness and Plurality*, Amsterdam, Benjamins, 81-105.
 FILIP H. (à paraître en 2008), "Events and maximalisation: The case of telicity and perfectivity", in Rothstein S. (ed.), *Theoretical and Cross-linguistic Approaches to the Semantics of Aspect*, Amsterdam, Benjamins, 257-290.

- von FINTEL K. (1995), "A minimal theory of adverbial quantification", in Kamp H. & Partee B. (eds), *Proceedings of the Workshops in Prague and Bad Teinach, February 1995*, vol. 1, Stuttgart, Stuttgart University Working Papers, 153-193.
- GEURTS B. & van der SANDT R. (2004), "Interpreting focus", *Theoretical Linguistics*, 30(1), 1-44.
- JONASSON K. (1986), "L'article indéfini générique et la structure de l'énoncé", *Travaux de linguistique et de littérature*, 24(1), 309-345.
- KISS K. É. (1998), "Identificational focus vs informational focus", *Language*, 74, 245-273.
- KLEIBER G. (1987), *Du côté de la référence verbale. Les phrases habituelles*, Bern, Peter Lang.
- KLEIBER G. (2001), "Indéfinis : lecture existentielle et lecture partitive", in Kleiber G., Laca B. & Tasmowski L. (éds), *Typologie des groupes nominaux*, Rennes, PUR, 47-97.
- KRATZER A. (1989), "An investigation of the lumps of thoughts", *Linguistics and Philosophy*, 12, 607-653.
- KRATZER A. (2004), "Telicity and the meaning of objective case", in Guéron J. & Lecarme J. (eds), *The Syntax of Time*, Cambridge (Mass), MIT Press, 389-423.
- KRIFKA M. (1998), "The origins of telicity", in Rothstein S. (ed.), *Events and Grammar*, Dordrecht, Kluwer, 197-235.
- LACA B. (1990), "Generic objects: some more pieces of the puzzle", *Lingua*, 81, 25-46.
- LEWIS D. (1975), "Adverbs of quantification", in Keenan E. (ed.), *Formal Semantics of Natural Language*, Cambridge, CUP, 3-15.
- LINK G. (1983), "The logical analysis of plural and mass terms: A lattice-theoretical approach", in Bauerle R., Schwarze C. & von Stechow A. (eds), *Meaning, Use, and Interpretation of Language*, Berlin, de Gruyter, 303-323.
- MATUSHANSKY O. & IONIN T. (2004), "A singular plural", in *Proceedings of WCCFL*, 23, 399-412, disponible à l'adresse <http://mapage.noos.fr/matushansky>.
- PIÑON C. (2006), "Weak and strong accomplishments", in Kiss K. (ed.), *Event structure and the left periphery: Studies on Hungarian*, Berlin, Springer, 91-106.
- ROOTH M. (1995), "Indefinites, adverbs of quantification and focus semantics", in Carlson G. & Pelletier G. (eds), *The Generic Book*, Chicago, Chicago University Press, 265-291.
- ROOTH M. (1999), "Association with focus or association with presupposition?", in Bosch P. & van der Sandt R. (eds), *Focus: Linguistic, Cognitive & Computational Perspectives*, Cambridge, CUP, 232-246.
- SPECTOR B. (2003), "Plural indefinite DPs as plural polarity items", in Quer J. et al. (eds), *Romance Languages and Linguistic Theory 2001*, Amsterdam, Benjamins, 295-313.
- de SWART H. (1991), *Adverbs of Quantification: A Generalized Quantifier Approach*, Groningen University Dissertation, Published in 1993, New York, Garland.
- de SWART H. (2006), "Aspectual implications of the semantics of plural indefinites", in Vogeleeer S. & Tasmowski L. (eds), *Non-definiteness and Plurality*, Amsterdam, Benjamins, 161-189.
- VOGELEER S. (2007), "Les adverbes de fréquence : quantification et focus", in Cuniță A., Lupu C. & Tasmowski L. (eds), *Studii de linguistica si filologie romana: Hommages offerts à Sanda Reinheimer Ripeanu*, Bucarest, Universitatea din Bucuresti Editura, 591-602.